

**ESSAI DE GEOGRAPHIE SOCIALE**  
**LES REFLETS DE LA FORMATION SOCIALE SUR LE SOL CHIAPANEQUE**  
Guide de terrain <sup>1</sup>

André AUBRY \*

**II - LES PAYSAGES URBAINS**

**A. La ville latino-américaine; sa géographie particulière**

La structure coloniale est partout visible dans les villes et villages d'Amérique Latine. La Couronne avait chargé les Auditeurs (par exemple Matienzo) de structurer les agglomérations en damier autour de la place centrale (Remesal en raconte les détails pour San Cristóbal). Ce *zócalo* devait être -et est toujours- un vaste carré dont l'un des côtés est occupé par les édifices officiels et leurs dépendances (aujourd'hui mairie, palais du Gouverneur, prison, etc.) et un autre par l'église (ou la cathédrale) et son "couvent" (séminaire ou presbytère) et leurs annexes. Sur les autres côtés alternent l'hôtellerie pour les fonctionnaires royaux (aujourd'hui l'hôtel) et les maisons des autorités ou des habitants de prestige. Au centre, c'est la place des foires ou des fêtes, avec ses boutiques (*parián* au Mexique, *caxones* au Chiapas), sa fontaine et son kiosque à musique.

Autour du *Zócalo*, en damier toujours (sauf les rares exceptions où le relief ne le permet pas), s'organise la colonisation ainsi que le contrôle des quartiers, chacun avec son église, selon le principe féodal *cujus regio ejus religio* (à chaque région sa religion): le quartier dominicain, le quartier franciscain, jésuite, mercédaire, carmélite, etc. Les villes latino-américaines sont toujours caractérisées par une profusion d'églises (dont plusieurs sont aujourd'hui des locaux du gouvernement). L'Eglise catholique, en Amérique Latine, jouit d'un poids social énorme, officiel ou de fait.

Même aujourd'hui, à l'exception des villes qui dépassent le million d'habitants, il n'y a pas de problème d'espace dans les immenses superficies du continent. Donc pas ou peu d'immeubles, mais des maisons individuelles. Celles-ci sont en général sans étage et comportent, même quand elles sont modestes, au moins trois constructions: l'une où l'on reçoit, l'autre pour les chambres, la troisième pour la cuisine et la salle-à-manger, toutes communiquant par une cour intérieure (le *patio*). En outre, il y a toujours un terrain en appendice (*sitio*) pour les bêtes, la volaille et la remise. La ville de province garde une structure rurale. Le tout est recouvert de tuiles rondes (romaines), ou de toits en terrasse (*azotea*), souvent avec un large auvent au dehors et le *corredor* ou colonnade couverte à l'intérieur qui est la véritable salle de séjour. Ce modèle, partout en vigueur du Mexique au Pérou, est le patron architectural de l'Amérique Latine.

Dans les villes qui sont affectées par une rapide progression de la population, cette structure, toujours visible, a été morcelée par des murs intérieurs pour ouvrir un commerce de logements à louer. En province donc, le bidonville n'est pas toujours en dehors, selon le schéma bien connu

des ceintures de misère, mais à l'intérieur, où il est camouflé au centre des patios.

Un phénomène frappe toujours l'Européen dans les villes latino-américaines: la foule, à toute heure du jour et partout, dans la rue, à l'église, sur la place publique, sur le marché ou stationnée sur les trottoirs. C'est évidemment le signe d'un développement démographique intense (à ce jour 3,1% au Mexique).

Mais c'est aussi la révélation d'un drame social: au Mexique, la moitié de la force de travail urbaine est sans emploi tandis que l'autre moitié en accapare plusieurs, souvent fictifs ou de façade, mais qui représentent toujours plusieurs salaires. Faute de travail pour les premiers, il ne reste plus que le chômage déguisé: ventes sur le trottoir, ouverture de la fenêtre de la façade pour un commerce non déclaré, ou le désœuvrement qui peuple les rues.

Le Mexique ignore le café français ou la brasserie allemande, qui sont les pôles sociaux des civilisations du vin et de la bière. Leur analogue est le bar pour la clientèle distinguée (le "bar" n'offre que des boissons alcoolisées, aux impôts élevés, ce qui sélectionne la clientèle) ou la *cantina* au public plus universel (parce qu'elle est clandestine pour éviter l'impôt et maintenir des prix populaires). Celle-ci est toujours occulte, "il faut connaître" pour la trouver; on n'y va jamais seul parce qu'il faudra être accompagné à la sortie pour retrouver son chemin; on n'y boit jamais un ou plusieurs verres mais une ou plusieurs bouteilles, une ou plusieurs caisses de bière; et on ne la quitte en général que lorsqu'un des convives est ivre. Les bonnes manières recommandent une grande délicatesse pour l'ivrogne, par exemple celle d'aviser la famille du buveur ivre-mort ou d'accompagner l'homme saoul jusque chez lui. Mais la *cantina* est aussi le lieu où les astucieux qui savent ne pas s'enivrer passent des contrats louches avec le buveur. Le dimanche, dans les villages, les rues sont tapissées d'ivrognes gisant sur la chaussée qui, en général, ont engagé leur future récolte autour d'une caisse de bière offerte par "l'embaucheur" des plantations (*enganchador*) ou par le "coyote" ou intermédiaire commercial.

En province et en ambiance paysanne, la boisson est une liqueur fermentée appelée *chicha*. C'est un breuvage ludique ou festif, parfois sacré, qui ne se consomme que

1. Deuxième partie. La première partie de ce texte a été publiée dans le précédent numéro de ce bulletin.

\* Directeur à San Cristóbal de las Casas (Chiapas) de l'Instituto de Asesoría Antropológica para la Región Maya, A.C. (INAREMAC, apartado postal 65).

pendant les fêtes, et dont la préparation a été l'objet de rites sociaux.

Selon le modèle américain qui s'est superposé au patron colonial, la zone industrielle est hors-les-murs comme l'université. Dans la zone urbaine, en conséquence, il n'y a que des ateliers ou les échoppes des artisans. Nulle part, on n'assistera au phénomène européen de la sortie d'usine. Mais l'heure de sortie des bureaux (l'après-midi entre 3 et 4) et plus encore celle de la sortie de l'école nocturne (pour adultes), vers 10h du soir, sont des moments de grande animation qui coïncident avec les séances de cinéma.

### B. San Cristóbal de Las Casas: la ville coloniale

La pittoresque ville coloniale de San Cristóbal, dont l'horizon dans toutes les rues est barré par une montagne, n'est pas étrangère à ce modèle.

Le parc central, qui a été malheureusement très détérioré au cours des 80 dernières années, porte encore la trace de sa structure coloniale: cathédrale et paroisse (San Nicolás) d'un côté, et en face les vestiges des maisons des premiers *conquistadores* (hôtel Santa Clara). Les deux autres côtés sont occupés par l'actuel Palais Municipal construit à la fin du siècle dernier pour être celui du Gouverneur, et par une galerie commerçante. Les documents, plans, estampes et photos des Archives Historiques du diocèse permettent d'en reconstituer presque pas à pas les transformations qui, semble-t-il, vont se poursuivre. La fontaine a disparu en 1895, les *caxones* furent détruits au cours du remodellement modernisateur de Vicente Espinosa. A la fin des années 30, le président municipal qui, dans ses fonctions antérieures, avait été chargé d'appliquer la politique agraire et indigéniste de Cárdenas, craignait un attentat de la bourgeoisie terrienne; il fit couper tous les arbres qui auraient pu permettre aux francs-tireurs de l'épier dans son bureau, ce qui a beaucoup changé la physionomie de la place. Les soirs de fête, selon une coutume mexicaine provinciale, la foule fait le tour du parc, les groupes masculins dans un sens et les groupes féminins dans l'autre, de telle façon qu'ils puissent se contempler et se saluer mutuellement... sans aller plus loin.

Au nord de cette place s'étend le fief des dominicains (Santo Domingo et son *alameda* dont les arbres et les savoureux ombrages viennent d'être mutilés par un violent ouragan) et au sud, plus modeste, celui des franciscains (église et parc San Francisco). Mais il y a aussi celui des mercédaires à l'ouest (avec sa prison), celui des jésuites dont l'église, aujourd'hui désaffectée, est transformée en grand amphithéâtre de la faculté de droit, etc.

San Cristóbal, avant l'arrivée des Espagnols, était une vallée vide d'où les Indiens tiraient leurs produits agricoles. Après la conquête, les exigences de la pacification conseillaient le peuplement d'une ville: Chiapa des Espagnols, appelé plus tard Ciudad Real, puis San Cristóbal.

Celle-ci a été planifiée (comme plus tard certaines villes industrielles du nord ou de l'est de la France) en quartiers spécialisés. C'est en somme l'H.L.M. féodal à l'échelle de la ville: quartier des boulangers, celui des artificiers, des ferronniers, des maçons, des menuisiers, etc.,

avec leur église, qui n'est pas un centre paroissial mais le local de la corporation. Il y a encore aujourd'hui une vingtaine d'églises gérées par un organisme corporatif populaire, identifiant une vingtaine de quartiers dont la consistance se révèle la semaine de la fête, ce qui nous vaut en moyenne une fête tous les quinze jours, organisée par un comité local qui en couvre les frais, et soulignée par les tirs de pétards principalement le soir.

Cette spécialisation professionnelle des quartiers s'est doublée d'une caractéristique ethnique. Pour défendre la ville de possibles incursions indiennes de résistance, il fallait d'urgence la peupler, donc importer une population sûre, de préférence féminine, pour accélérer son accroissement. Ainsi sont nés les quartiers de *Mexicanos* (récompense des Aztèques qui ont collaboré avec les Espagnols pour la conquête), de *Tlaxcala* (*idem*), du *Cerrillo* qui est celui des Indiens locaux ralliés, de *San Antonio* et de *San Diego* peuplé de Zapotèques transférés de Oaxaca, de *Cuxtitali* avec sa population d'origine guatémaltèque, etc. Le même phénomène s'observe aujourd'hui: les Indiens Chamula commencent à peupler le périphérique nord, les Indiens de Chenalhó les abords du cimetière, etc. Cette origine ethnique explique la variété du paysage urbain et contribue à son charme: la "dindonnerie" en terrasse du Cerrillo, les maisons basses à toit de bois (*tejamanil*) de San Antonio, les hautes demeures du centre qui attestent l'installation des riches colons espagnols; et les maisons traditionnellement de teintes pastel (vert d'eau, bleu pâle, ocre jaune, rouge ou rose) créant la magie des rues multicolores où Fernand Léger, après son voyage latinoaméricain, a puisé sa théorie de la ville polychrome.

Faute d'emploi pour une population croissante a surgi une masse de "travailleurs du trottoir" et d'"entreprises" domestiques: vente de glaces, accrochage indien du touriste pour lui vendre une franfreluche folklorique, salle de séjour transformée en boutique ou même en troquet, marché spontané sur les trottoirs du quartier de Guadalupe, commerce de chambres à louer pour touristes, instituteurs ruraux et étudiants des écoles nocturnes ou de l'université, etc. et, pour ceux qui disposent d'un capital: transformation des manoirs en appartement pour les fonctionnaires du gouvernement, aménagement des patios en supermarchés, reconversion d'une demeure en hôtel ou en local loué à la banque, etc.

La "zone industrielle" a été rejetée hors-les-murs, en contaminant l'un des plus beaux panoramas de la vallée, celui du quartier de San Felipe: usine de textiles et de fabrication du coca-cola, entrepôts des Magasins Nationaux. Autour de la ville se distribuent cinq scieries. Sur la grand' route, les constructions du commerce en gros et des garages.

Ce panorama économique est un indice révélateur du capitalisme dépendant, plus souvent (mal) appelé sous-développement, dont les caractéristiques, plaies du tiers monde, sont les suivantes: secteur primaire abondant et rustique pour faciliter le pillage des matières premières (scieries, marché, entrepôts); secteur secondaire ou de transformation rachitique ou dépendant (usine de textile fonctionnant au-dessous de sa capacité et le comptoir multi-

national de Coca-Cola); et un secteur tertiaire en flèche mais non productif: le commerce pléthorique, les hôtels, les banques dont le nombre a doublé en trois ans, les nombreuses agences gouvernementales à haut salaire, etc. L'évolution séduisante de ce dernier secteur, qui fait circuler d'importants volumes financiers, satisfait peu les besoins des majorités mais fait sans conteste monter tous les prix: ceux du marché, des boutiques et des logements qui, sans avoir les commodités élémentaires, rejoignent ou égalent les loyers des grandes métropoles. Et le plus triste est que, du fait que ce sont des entreprises familiales ou des agences gouvernementales dont le quorum a touché le plafond, cette profusion de commerces ou de bureaux ne crée pas d'emplois ou les offre à un personnel importé du centre du pays.

L'importance légendaire du budget éducatif du Mexique a parsemé la ville et ses alentours d'écoles qui attirent de la campagne une abondante jeunesse studieuse, source de profits pour les "logeuses" de San Cristóbal. A deux pâtés de maisons du Parc Central, les conciliabules universitaires du campus de la Faculté de droit et de sciences sociales pourraient être un vivant vestige du premier évêque de la ville: Fray Bartolomé de las Casas et de son souci de la

plantations. On calcule qu'ils constituent une population flottante de 20 000 personnes par jour, offrant ainsi aux camionneurs, aux commerçants et aux restaurants, un minimum de 25 millions de pesos par mois. Les pôles de concentration de ce passage indien sont: le marché le matin; les églises (principalement Santo Domingo) vers midi ou avant pour y célébrer différents rites, souvent de guérison; la prison (attenante à l'église de la Merced) à l'heure du repas (les détenus ne sont pas nourris); le "syndicat" (qui n'est en fait qu'un dortoir, rue Vénézuéla, pour les journaliers en transit) le soir avant 19h; et les trois gares d'autobus dits de seconde classe, à toute heure du jour (mais les heures de pointe sont le matin entre 6 et 9h).

### C. Le marché de San Cristóbal: le capital inscrit sur le pavé

Le marché du village qui est à jour fixe est un phénomène proche de la fête. A l'ombre de l'église où ont lieu d'incessantes "cérémonies" ou rites locaux et traditionnels, les tractations économiques qui s'y jouent sont le terrain privilégié des autres relations: communautaires, diplomatiques, etc. qui tissent la trame relationnelle de la vie paysanne, et celles qui arbitrent le rapport village/parage ou hameau.



"défense du droit" en faveur des Indiens.

Aujourd'hui comme hier, la ville tire sa subsistance de son hinterland rural. En conséquence, les Indiens de la campagne sillonnent les rues de San Cristóbal pour vendre leurs produits, chercher du travail, visiter leurs prisonniers (qui constituent plus de 90% des détenus), accomplir une démarche officielle, formuler leurs demandes agraires ou de services, transiter vers Tuxtla ou faire escale en revenant des

En ville, le marché a une toute autre signification: il est le noeud de l'économie mercantile. Il ne représente plus aucun phénomène festif et devient quotidien. Dans le cas d'un centre recteur de province, il concentre la relation ville/arrière-pays rural. A cause de l'asymétrie de ces rapports, il est souvent agressif. Par exemple, lorsque l'un des interlocuteurs est Indien, la tractation commerciale est proche de la ratonnade; lorsque le client est touriste, les prix montent en

flèche; le charlatan, souvent équipé de haut-parleur, ne manque jamais les jours de grande affluence, à l'affût de la clientèle paysanne. Tous ces phénomènes sont à observer attentivement: ils sont, sur le plan local, l'expression de la relation commerciale blanc/Indien, ville/campagne qui, à l'échelle mondiale, se traduit par l'inégalité du dialogue nord/sud ou par celle des "échanges" premier-monde/tiers-monde.

La fonction du marché mercantile et urbain est évidemment la consommation. Pour le comprendre, il ne suffit pas de l'observer, il faut aussi en être l'usager. Donc, il est recommandé, même en tournée de tourisme ou de travail, de se comporter en consommateur: acquisition de souvenirs pour les amis, achat d'un chapeau, de fruits, d'un sac fourre-tout, etc. qui sont toujours précieux pour le voyage.

Le trafic humain et le rayon d'attraction se mesurent au transport. A l'angle N.O. du marché de San Cristóbal se trouve la grande esplanade réservée aux camions et autobus de la coopérative Fray Bartolomé de Las Casas, gérée par la bourgeoisie de village ou "caciques" indiens; leurs parcours sont pratiquement limités à deux routes. A l'angle N.E. se trouvent les autres camions, pour le chargement comme pour les passagers qui vont dans d'autres directions. L'observation diligente de ces camions permet de tracer la carte des relations centripètes du marché, dont le rayon commercial s'étend à un peu plus de 100 km dans les directions ouest, nord-est et sud-est de San Cristóbal (Acala, Chiapa de Corzo, Ococingo, Socoltenango et points intermédiaires). Un autre indice, qui suppose une initiation majeure, est la gamme colorée des costumes indiens, car chaque village est reconnaissable à son vêtement qui, jadis, identifiait le tributaire.

Le marché est structuré en quatre zones qui donnent l'exacte mesure du capital circulant à San Cristóbal:

1. A l'ouest immédiat du marché, les galeries commerciales et supermarchés de tout ordre représentent le grand commerce et la majeure accumulation de capital. Les prix sont fixes, rien ne se marchand.

2. A l'embouchure des rues à voitures vers le marché, la tradition commerciale de San Cristóbal, détrônée récemment par ceux du paragraphe précédent.

3. Au coeur du marché, trois zones alimentaires distinguent ou mesurent le capital en s'inscrivant clairement sur le terrain:

- a) le bâtiment couvert et en sous-sol où règne l'économie "blanche" (non indienne, celle du *ladino* en espagnol du Chiapas) et ses monopoles. Ce sera le passage obligé du consommateur de viande, de charcuterie, de volailles (qui ne se trouvent nulle part ailleurs) et de l'acheteur de fruits et primeurs qui veut avoir du choix;
- b) en dehors du bâtiment mais en estrade et sous des stands couverts, c'est le marché des blancs pauvres ou des Indiens riches qui n'ont pas eu accès au précédent;
- c) sur les trottoirs, dans la ruelle (en escaliers) d'accès au marché, sur la chaussée (souligné par un "étalage" qui n'est qu'un carré de nylon de couleur sur le sol) ou ambulante, c'est le marché de contrebande, refuge

des blancs sans travail ou des Indiens qui n'ont pas le pouvoir économique de payer l'impôt municipal, ou qui cherchent sur le marché l'argent de poche nécessaire pour les frais de leur voyage à San Cristóbal. Ils vendent quelques oeufs, quelques fruits ou légumes, un cochon de lait, une poule ou un dindon, et s'en vont lorsqu'ils ont vendu leur marchandise ou obtenu la somme dont ils ont besoin pour leurs démarches en ville.

4. Autour du bâtiment du marché, les galeries et les échoppes spécialisées de commerce non-alimentaire: terre cuite, chandelles et bougies, vêtement, mercerie. Et autour d'elles, le commerce nouveau ou sauvage, ou non encore assimilé: fleurs et artisanat par exemple. Et, sous les arches, les "restaurants" et cuisines.

Ce marché à étages reflète la relation entre l'économie blanche et l'économie indienne, différencie le capital et projette géographiquement les classes sociales sur le terrain.

#### D. La ville néocoloniale: la mort des sites

La ville coloniale est évidemment venue avec la colonie. Elle est née d'un décret, ses plans ont été minutieusement tracés, les archives conservent encore la liste de ses fondateurs.

La ville néocoloniale au contraire n'a été fondée par personne, a poussé toute seule et s'est développée anarchiquement; c'est un site (comme Acapulco) envahi par une entreprise et, aussitôt après, par les foules sans travail qui espèrent ramasser quelques miettes pour survivre. La ville néocoloniale est une ville "vendue", dépendante, où la piraterie des gros et des petits est la règle (comme dans "Los Olvidados" de Buñuel) et s'impose au regard dès l'arrivée.

Ses indicateurs sur le paysage sont transparents: un site souvent splendide, défiguré et pollué; une énorme ceinture de misère qui rend la population des bidonvilles omniprésente; la cohabitation insultante du luxe le plus inouï avec la misère la plus abjecte. La ville néocoloniale ne représente qu'un butin: tourisme sur les grandes plages du Pacifique ou des Caraïbes, pétrole autour du golfe du Mexique, marché noir du travail tout au long de la frontière des Etats Unis.

Elle est très différente des villes industrielles laides nées en Europe au XIXe siècle. Celles-ci sont des villes en formation, populeuses, nées de l'activité productrice, à l'urbanisation hésitante. Ce genre de ville existe aussi au Mexique: le coton et les fonderies ont créé Torreón, le café et le chemin de fer ont dynamisé Tapachula au Chiapas, l'administration et le transfert des pouvoirs ont permis qu'un village se transforme en capitale de province comme Tuxtla Gutiérrez.

La ville néocoloniale au contraire a été détruite ou pillée: son site a été défiguré et ses quartiers anciens démolis. Les activités productrices traditionnelles se sont volatilisées devant l'ouragan économique de l'arrivée impromptue du monopole qui désormais l'occupe et la contrôle. Par exemple le port de pêche est à l'abandon, mais de luxueuses installations ont été construites pour le yachting. L'urbanisation est absolument inexistante: rues effondrées, quartiers sans eau et sans électricité, pas d'égouts et bien entendu ni écoles ni services.

La ville n'a aucun cachet, tout y est "international" (les constructions, la cuisine, la musique, le spectacle, le cabaret) ce qui n'est qu'un euphémisme pour éviter de dire américain. Autour des luxueux hôtels ou des villas princières pour les touristes ou les fonctionnaires de l'entreprise, la crasse et l'abandon.

Malgré son trafic intense, la ville n'est pas animée. Personne ne musarde dans ses rues horribles, la place publique - quand elle existe encore - n'a plus la fonction d'y rassembler la population. Celle-ci est cosmopolite: ingénieurs, hommes d'affaires ou touristes étrangers, menu peuple de province, vendeurs ambulants, importante population flottante. Personne ne prétend "vivre" dans la ville mais seulement exploiter le butin ou en récolter les miettes. Les nuits y sont bruyantes. Tandis que la population locale a regagné ses bidonvilles, la flottante s'agglutine autour des bars et des hôtels.

Pour découvrir la société mexicaine, il était important de faire une typologie de ses agglomérations: villes coloniales (ex. entre autres: San Cristóbal au Chiapas, Guanajuato, Puebla, Zacatecas, Querétaro, etc.), villes néocoloniales (comme Acapulco - qui fut coloniale - Cancún, Poza Rica et les villes pétrolières), villes de formation récente (dont le cas le plus typique serait Torreón au nord du Mexique). Cependant, sans être artificielle, cette classification demande à être nuancée: la dépendance économique est telle que les villes coloniales ou récentes manifestent une tendance à la néocolonisation. Une ville comme Guadalajara, dans ses différents secteurs, ou celle de Monterrey pour une part, appartiennent à la fois aux trois catégories, surtout si l'on tient compte du fait que le néocolonialisme n'est pas seulement un phénomène d'agression extérieure mais aussi, par les complexités locales qu'il rencontre, un mécanisme interne de la société mexicaine. Si une ville coloniale, grande ou petite (Guadalajara, Cuernavaca, San Miguel de Allende) jouit d'un climat favorable, sa nombreuse colonie américaine (plus de 100 000 dans la capitale de Jalisco) l'infléchit implacablement vers la ville néocoloniale.

Comme nous l'avons fait précédemment pour les paysages ruraux, l'univers urbain peut être synthétisé par un tableau.

#### Conclusion: les faux reflets de la ville tiers-mondiste

La ville néo-coloniale n'existe pas au Chiapas, mais il fallait en mentionner les mécanismes parce que son ombre, par les caprices de l'économie, vient peu à peu recouvrir et polluer la paix fallacieuse de la charmante ville coloniale. La piraterie commerciale du *ladino* de la seconde trouve sa légitimité dans la voracité de la première; pour ne pas rester en retard, les pouvoirs publics provinciaux aligneront leur politique urbaine sur la "modernité" des métropoles néo-coloniales, qui non seulement inspirera l'administration mais encore infléchira l'idéologie dominante.

La campagne mexicaine, on l'a vu, marquait jusque dans sa géographie une frontière parfaitement lisible entre les paysages de la faim et ceux du marché de l'alimentation. Les paysages urbains, au contraire, sont tous déjà absorbés par l'économie de marché, dont l'idéologie est proclamée par les symboles ou les monuments qui en constituent la texture, conférant au pouvoir local l'image ou le prestige dont il a besoin pour exister ou pour durer.

Si des couleurs devaient distinguer les sédimentations urbaines du Mexique (à la façon dont les strates géologiques permettent d'identifier la progressive formation d'une région) nous aurions d'abord les couches archaïques des "centres cérémoniels", à l'état de ruine (par ex. Palenque) ou de survivance (comme dans les *cabeceras* des villages indiens). Puis, une autre couleur franche, de Zacatecas au nord à San Cristóbal au sud, identifierait les processus mercantiles qui ont donné naissance à la ville coloniale, centre recteur qui contrôle commercialement et exploite socialement la campagne mexicaine. Les autres couleurs n'apporteraient que des nuances, pour graduer l'avancée progressive du phénomène capitaliste, sans jamais arriver à sa parfaite maturité puisque le "capitalisme dépendant" (donc passé de mode ou déjà dégénéré) est le phénomène social qui marque le tiers monde (si un mouvement national de libération n'a pas transformé la situation).

Les rivalités provinciales (celles qui existent, par exemple, entre San Cristóbal et Tuxtla) ou les décalages entre les villes périphériques et les métropoles du centre peuvent donner lieu à des petites guerres. Mais elles se résoudront d'elles-mêmes puisque les différences s'égaliseront toutes seules par le recouvrement progressif de tout le système urbain, modelé par les grosses métropoles.

Donc, aucune frontière sociale consistante ne distingue les villes entre elles. Mais toutes les villes - coloniales ou néocoloniales, récentes ou anciennes - restent marquées par la frontière profonde, parfois brutale, que fait apparaître l'asymétrie ville / campagne. Même les villes périphériques sont le centre d'un contrôle rural serré; elles ont même coutume de transporter le conflit au delà de leur périmètre urbain.

Cette asymétrie, en réalité, ne sépare pas deux sociétés (l'urbaine et la paysanne): au contraire elle les articule pour les maintenir unies en dépit de leur tension. Mais elle oppose manifestement deux mondes, parce qu'elle est le paramètre local des relations premier/tiers monde ou le reflet, sur le terrain des pays périphériques, de l'équivoque relation Nord/Sud.

## INDICATEURS (SUR LE PAYSAGE)

### 1. Ville Coloniale

- Cachet, folklore, quartiers-musée, églises nombreuses, population du terroir, avec tradition, ville pittoresque, localement typée.
- marché
- pôles sociaux visibles (marché, grand'place, églises, etc.).  
Zone de misère non localisable: camouflée à l'intérieur, souvent dans les vieux quartiers pittoresques. Quartiers résidentiels inexistant si c'est une petite ville, périphériques si c'est une grosse ville.
- Population flottante de l'arrière-pays.
- En général pas de vie nocturne.

### 2. Ville néocoloniale

- Sans cachet, mais parfois site splendide, Population cosmopolite, importée et sans tradition. Ceinture de misère parfaitement visible. Urbanisme et services à l'abandon. Cohabitation du luxe et de la misère.
- Ville champignon.
- Trafic intense mais ville morte. Vie nocturne autour des pôles sociaux.

### 3. Villes de formation récente

- Vestiges (adultérés) du village primitif. Sans grand cachet. Urbanisation réelle mais hésitante ou maladroite.
- Cafés ou hôtels pour gens d'affaires. Nombreuses banques.

## (TYPES DE) SOCIÉTÉ

**Société coloniale ou néocoloniale:** féodale, mercantile, ou d'aventuriers du capitalisme  
(Si c'est un "Centre Recteur": pôle d'attraction de l'environnement rural-indien)

**Economie:** secteur primaire consistant mais rustique; secondaire inexistant ou débile (artisans), tertiaire en flèche (commerce ou services).

**Politique:** entre les mains des élites ou du clergé.

**Idéologie:** localiste (parfois séparatiste), traditionaliste, raciste et cléricale.

Classes sociales camouflées sous des dehors de castes<sup>1</sup> (quartiers; relation "ladino"/ indien; degrés de métissage, etc.). Peu de conscience de classe.

(Dans le cas contraire):

- Reconversion des élites coloniales dans les divers secteurs (y compris secondaire) de l'économie; parfois agressivité de l'entreprise.
- Paternalisme patronal, c'est-à-dire contrôle social et politique des patrons de l'industrie.
- Idéologiquement traditionaliste, cléricale, réactionnaire, régionaliste.

### Société de monopole

- Source unique d'emploi et de revenus: polarisation. Absorption ou asservissement de toutes les activités par le monopole en place. Chômage massif, effectif ou déguisé (marchands ambulants).
- Politiquement téléguidée de l'extérieur: par le monopole en place et/ou par les autorités fédérales.
- Socialement explosive. Intense contrôle policier ou d'organisations parallèles.

### Entrée de la société capitaliste

- Activité économique spécialisée. Dynamisme productif ou commercial.
- Lutte de pouvoir entre les élites avec ambition provinciale (impact sur l'Etat plus que sur la Fédération).
- En dehors des capitales d'Etat (à dominance administrative) secteur productif (primaire ou secondaire) plus significatif que le tertiaire.
- Injection notable de population nouvelle et importée, mais identifiée avec la localité et stable.

note 1: cf. La typification des nations latinoaméricaines (les "patriciens") de Darcy Ribeiro en: *L'enfantement des peuples*, Cerf(Terres de Feu), Paris, 1970.

La paix sociale, malgré des accidents passagers, sera sauvegardée par l'harmonie des intérêts urbains. Mais la rupture sociale entre la ville et la campagne, dont le prix est la faim, annonce les luttes qui mobilisent le tiers monde, parce que la campagne n'acceptera plus longtemps de n'être que le grenier, la main d'oeuvre ou la pourvoyeuse de devises de la ville.

### Deux conclusions générales

Sur les paysages urbains comme sur ceux de la campagne, les informations essentielles sont données. L'économie, la tenure de la terre, le capital, les relations sociales, les classes, les choix politiques et les symboles culturels sont projetés sur le sol, pour qui sait regarder, en modelant une géographie particulière tout autant que les traits physiques des cimes et des rivières. C'est pourquoi ces pages ont été écrites à la manière d'un guide, afin que le travailleur de terrain apprenne à "lire" la "carte" sociale de ces paysages.

Quelle que soit sa profession, ce spécialiste devra comprendre que les paysages ne sont pas que des tableaux. Ou, de façon plus précise, comme beaucoup de toiles des Maîtres flamands, leur savante et harmonieuse composition est l'écrin des conflits du temps. Ce sont aussi des peintures sociales où apparaissent les principaux indicateurs de la société: scènes de marché et guerre des Flandres, travaux domestiques ou des champs, beuveries et fêtes de village, travaux des artisans, répression des gendarmes et des militaires (parfois camouflée en scènes de la passion chez les peintres, et en fêtes villageoises chez les chiapanèques) exode et retour au pays. Nos paysages, comme ces tableaux, sont bourrés d'indicateurs sociaux où la tendresse et la colère humaine suscitent autant d'émotion que les ombres et la lumière, la couleur ou les formes, dont les charmes ne manquent ni dans les panoramas ni dans les peintures.

Mais, si le travailleur de terrain a été formé par les sciences sociales, nous voudrions lui rappeler qu'il y a, entre elles et la géographie, des liens si étroits qu'il est souvent difficile de distinguer les deux disciplines. Dans la production professionnelle, il est parfois impossible de délimiter où finit le travail de la géographie et où commence la tâche de l'anthropologue, du sociologue ou de l'économiste. Depuis le géographe Boas, plus connu comme ethnologue, la distinction reste hasardeuse. Les raisons historiques (comme la précédente), théoriques ou conceptuelles (les formations sociales s'inscrivent sur le paysage, et bien d'autres théorèmes sociaux) et méthodologiques (le terrain) n'y sont pas étrangères et peuvent conduire à une explication du phénomène, qui mérite d'être exploré plus à fond. Le parti pris de ces pages, on l'a dit, est de rester discret pour permettre au terrain de parler de lui-même. Cet essai, cependant, aura été pour son auteur un stimulant pour renouveler les routines professionnelles par l'interrelation de ces disciplines.

1980-1983

### En guise de Bibliographie

1. L'appui documentaire essentiel de ces lignes provient:
  - de 3 000 études, plus cartes et photographies aériennes, traitées dans la banque de données de l'*Instituto de Asesoría Antropológica para la Región Maya*, A.C. (INAREMAC);
  - du travail de classement d'un million de folios manuscrits des Archives Historiques locales dont la gestion est aussi un service de notre institut;
  - des publications de ce même institut, en particulier: Doc. 002, 004-007, 009-011, 013-014, 017, 018; *Apuntes de lectura* Nos.: 4-6; et *Boletín del Archivo Histórico Diocesano de San Cristóbal de las Casas*, No. 4 (consacré à des questions géographiques).
2. La bibliographie sur le Chiapas serait une véritable bibliothèque. Pour en donner une idée, citons:
 

ARAMONI CALDERON, D., 1978 - *Fuentes para el estudio de Chiapas: Area de Humanidades de la UNACH, Tuxtla-Gutiérrez*, (1 631 titres).

CIES (Centro de Investigaciones Ecológicas del Sureste), 1981 - *Bibliografía sobre Chiapas, série bibliog. No. 2*, San Cristóbal de las Casas.

New World Archaeological Foundation, Thomas A. Lee, Jr., 1981 - *Obra: 142 pp.*, San Cristóbal de las Casas.

VOGT, E. Z., 1978 - *Bibliography of the Harvard Chiapas Project: the first twenty years, 1957-1977: 75 pp.*, Peabody Museum of Archaeological and Ethnology, Harvard University.

Mais il faut ajouter les bibliographies consacrées à la Més-Amérique ou à la région maya, qui - pour un tiers ou la moitié - portent sur le Chiapas. Par ex.:

CAMPBELL, L., et al., 1977 - "Bibliography of Mayan Languages and Linguistics"; *Publ. No. 3*, Institute for Mesoamerican Studies, State U. of New York at Albany, (2 513 titres).

SMA (Sociedad Mexicana de Antropología), 1981 - "Investigaciones en el Area Maya"; liste bibliogr. et résumés, 196 pp., *XVII Mesa Redonda*, San Cristóbal de las Casas.
3. Plusieurs monographies géographiques sur le Chiapas ont été publiées (Bassols Batalla, Gutiérrez Gil, de la Peña, Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística - t. CXVI, 1974 - de Waibel, etc.) et aussi quelques thèses inédites de géographie, comme celle de Mata Sanchez sur la forêt lacandonne. Mais deux références sont indispensables:
 

HELBIG K., 1976 - *Chiapas, geografía de un Estado Mexicano: 2 tomes plus atlas*, Tuxtla Gutiérrez.

MULLERRIED, F. K.G., 1957 et 1982 - *Geología de Chiapas*, Tuxtla Gutiérrez.

Il faudrait aussi mentionner:
 

BATAILLON C., 1969 - *Las regiones geográficas en México: Siglo XXI*, México.
4. L'intuition théorique qui guide ces lignes est due à la lecture furtive de quelques pages jamais identifiées (à cause des conditions précaires du voyage) du sociologue français Henri Lefèvre. Lues et interrompues en route il y a plus d'une décennie, ces lignes introductives à un gros livre seulement feuilleté expliquaient que les paysages de la campagne française ne sont pas l'oeuvre de la nature, comme on a spontanément tendance à le croire, mais la construction de l'homme.
 

Pour la méthode (discernement des indicateurs sociaux sur le paysage) je me rappelle deux autres lectures non identifiables pour les mêmes raisons. Il s'agit d'un ronéotypé en portugais du Brésilien Pablo Freire: pour la recherche des "mots-clés" susceptibles de devenir les "thèmes générateurs", principe de sa méthode, il enseignait, dans ces lignes, à décrypter l'environnement urbain des sujets de l'alphabétisation; et un article du sociologue belge Jean Rémy où il faisait la typologie des paysages urbains pour en dégager la problématique ou la signification sociale. Le premier parlait des *favelas* du tiers monde, le second des grandes villes européennes. La méthode captée, il suffisait de la transposer pour que ces clés puissent servir au décryptage des paysages ruraux ou urbains qui sont ici analysés.
 

Je leur dois l'inspiration de ces lignes, bien que je ne puisse

citer leur oeuvre, déjà ancienne. Ceux qui aiment les listes de référence se sentiront brimés. Mais, quand la pratique des sciences sociales tend à réduire celles-ci à l'étude de textes, il est peut-être sain de revenir, avec discipline et créativité, à l'étude de terrain. Sans doute, la réalité ne se décrypte pas sans outil, théorique ou méthodologique mais, sans terrain, le meilleur instrument ne sert à rien ou risque de transformer l'analyse en discours, comme les fallacieuses références "scientifiques" qui parsèment le Guide Bleu du Mexique, qu'il fallait aussi citer...

5. En ce qui concerne notre propos, la bibliographie la moins scientifique est probablement la plus utile. Nous voulons parler de la littérature chiapanèque, déjà traduite en plusieurs langues et souvent portée à l'écran: des contes de Francisco Rojas González réunis sous le titre *El Diosero* (trois sur le Chiapas), des romans de Traven (par exemple: *La Carreta*, *La rebelión de los colgados*, *El imperio de la caoba*, etc.) et des contes et des romans de Rosario Castellanos (*Ciudad Real*, *Balún Canán*, *Oficio de tintieblas* - en français; *Le Christ des Ténèbres*). Les paysages, géographiques et sociaux, y sont parfaitement discernables et, ce qui ne gâche rien, ils y sont décrits par de grands écrivains.

6. Pour le traitement social des paysages dans la peinture flamande, il faudrait consulter l'étonnant matériel du Mauritshuis de La Hague; mais aussi, pour les planches comme pour leur texte:

S/A, *Bruegel chroniqueur de la vie flamande*; F. Fabbri, Milan, 1966 et Hachette, 1977.

S/A, *Dutch & Flemish Painting*; Phaidon, Oxford et E.P. Dutton, New York, 1977.

7. [ N.D.L.R.]. Le thème du paysage vécu a repris une importance notable dans les publications géographiques françaises depuis moins de 10 ans. En témoignent le livre de Armand FREMONT, *La région, espace vécu* ( PUF, 1976, 224 p.), divers articles de la revue *Espace Géographique* (Doin éditeur) et plusieurs *Hérodote* (Maspero éditeur).